Document generated on 05/08/2024 10:16 p.m.

Liaison

Guido Tondino

Alain Doom

Number 144, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40769ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Doom, A. (2009). Guido Tondino. *Liaison*, (144), 12–13.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Guido Tondino

Photo : Bretta Gerecke

Alain Doom

Nordegg (Alberta). Il était environ 23 heures, et le soleil s'était couché sur le paysage enneigé du camp qui hébergeait environ 150 jeunes francophones venus partager leur amour du théâtre dans le cadre du Festival Théâtre jeunesse de l'Alberta. Ce festival, qui s'est tenu du 24 au 26 avril 2009, est organisé par l'UniThéâtre d'Edmonton et réunit une quinzaine d'écoles secondaires de partout dans la province. Il célébrait cette année sa vingtième édition, au pied des magnifiques montagnes rocheuses de l'Alberta. Ce soir-là, il faisait particulièrement froid et humide. À la chaleur d'un foyer, je discutais avec Guido Tondino, juge en chef de l'événement. Son regard pétillant et son sourire malicieux me faisaient tout doucement oublier le froid humide de ce début de printemps. Guido Tondino est, depuis 2002, directeur du département de scénographie (Theatre Design Program) de l'Université de l'Alberta. Il occupait auparavant les mêmes fonctions à l'École nationale de théâtre du Canada. J'étais particulièrement intéressé à connaître sa vision de la formation professionnelle en français dans l'Ouest. Je lui ai donc posé la question. La rencontre était impromptue; la réponse a été spontanée, directe et généreuse.

Guido Tondino — C'est une question à laquelle je n'avais jamais beaucoup réfléchi quand je vivais dans l'Est du pays. J'ai commencé à donner des cours en scénographie très tôt après avoir terminé l'École nationale de théâtre du Canada. Le programme de scénographie de l'École a toujours été bilingue. Dans cette formation dispensée à Montréal, les anglophones et les francophones ne sont pas séparés; seuls certains cours, tel celui qui retrace l'histoire du théâtre, sont donnés dans une langue à la fois. Je crois personnellement que la scénographie est une langue internationale, un langage en soi, essentiellement visuel. C'est pourquoi, il a toujours été important pour moi de ne pas séparer étudiants anglophones et francophones. Notre réputation d'excellence à l'École nationale a attiré beaucoup d'étudiants en provenance de partout dans le monde, par exemple, de France, de Norvège et du Japon. Certains étudiants d'ailleurs maîtrisaient mal le français ou l'anglais. Aussi, il était fascinant de voir qu'il était possible de leur enseigner au-delà de la langue. Évidemment, nous utilisions le français ou l'anglais comme langue d'enseignement, mais notre langage d'apprentissage reposait essentiellement sur le faire, sur le voir, sur le sentir. Le programme a connu un immense succès, notamment grâce à cette ouverture. La dernière année, celle des finissants, on faisait travailler les étudiants dans une autre langue que leur première langue d'enseignement. Les étudiants anglophones devaient faire leur projet en français et les francophones, en anglais. Les résultats étaient incroyables. L'expérience était souvent difficile tant pour nos étudiants que pour les metteurs en scène qui travaillaient avec eux, mais elle était toujours constructive et enrichissante, épanouissante.

J'ai quitté l'École nationale de théâtre du Canada fort de cette expérience et convaincu de l'importance de pouvoir communiquer ses idées dans plusieurs langues, de toujours s'ouvrir à l'autre. Quand je suis devenu directeur du programme de scénographie au département d'art dramatique de l'Université de l'Alberta, j'ai tout de suite voulu reprendre cette expérience positive et ouvrir le programme à d'autres réalités, à d'autres communautés, à commencer bien évidemment par les francophones de l'Alberta et de l'Ouest. C'était compliqué au début puisqu'il n'y avait quasiment aucun lien d'établi avec la communauté franco-albertaine. La démarche a demandé beaucoup de temps et de dévouement. Je travaille ponctuellement à tisser des liens entre mon département et la communauté francophone de l'Alberta. Je travaille par exemple étroitement avec l'UniThéâtre,

que ce soit à titre de scénographe ou de metteur en scène. Je suis, à l'heure où je vous parle, juge en chef du Festival Théâtre jeunesse de l'Alberta. Ces rapprochements commencent à porter des fruits puisque plusieurs de nos finissants travaillent en ce moment en français à l'UniThéâtre. J'aimerais d'ailleurs continuer à ouvrir le programme à d'autres francophones du Canada qui pourraient, sur le modèle décrit plus tôt, être accueillis dans leur langue maternelle au programme de scénographie de l'Université de l'Alberta. Je suis persuadé d'y arriver dans un proche avenir.

En ce qui concerne la formation en théâtre dans son ensemble, je me suis rendu compte très récemment de l'impossibilité d'acquérir une formation supérieure en français à l'ouest de l'Ontario. Selon moi, il devrait y avoir une autre école francophone de style « Conservatoire de théâtre », quelque part dans l'ouest du pays. Il y a ici une culture francophone forte, différente de celle qui existe dans l'Est, qu'il est essentiel d'encourager et de stimuler. Et une école de théâtre pourrait être une voie particulièrement intéressante, voire nécessaire à la pérennité de l'expression théâtrale en français dans l'Ouest. La richesse que l'on trouve ici pour les jeunes francophones est justement l'ouverture naturelle à l'autre langue. Il est en effet essentiel pour un francophone de l'Ouest de connaître l'anglais pour évoluer en société. Le rapport à la langue se vit donc bien différemment de la façon dont on l'envisage dans l'Est, tout particulièrement au Québec. Cela se ressent dans la création théâtrale voire scénographique. C'est dire l'importance de situer la formation en relation étroite avec son milieu afin de permettre aux jeunes de trouver leur chemin professionnel dans leurs milieux de vie propres. Aussi, une école de théâtre francophone ancrée dans l'Ouest serait un atout inestimable qui permettrait aux jeunes de véhiculer leurs idées créatives dans leur langue. Le théâtre a toujours été pour moi le meilleur outil pour porter et transmettre des émotions et des idées nouvelles. La télévision et le cinéma ne permettent pas ce contact immédiat, la possibilité de toucher des idées, profondément, ensemble. Une telle école pourrait facilement être hébergée par l'Université de l'Alberta et offrir une formation et en anglais et en français, en partenariat avec le campus Saint-Jean évidemment. La possibilité existe, cela prendrait juste une force de pensée, un leadership assumé qui permettrait de doter l'Ouest du pays de cette école indispensable, à mon avis, à l'épanouissement des artistes professionnels de théâtre dans l'Ouest.

Ma perspective a beaucoup changé depuis mon arrivée en Alberta. Comme je vous l'ai expliqué, quand j'étais directeur du département de scénographie à l'École nationale de théâtre du Canada, j'essayais d'éliminer la barrière de la langue; cela me semblait important d'ancrer nos étudiants dans une perspective internationale en utilisant la scénographie comme un langage propre, multilingue et sans frontière. Je n'ai pas vraiment changé d'avis sur ce point. Mais cela dit, la fragilité de l'identité franco-albertaine me force à réfléchir à l'approche pédagogique à privilégier, à la façon d'offrir la meilleure formation possible aux artistes francophones d'ici, dans le respect de leur culture et de leur identité linguistique.

Je trouve tout le débat sur la langue au Canada extrêmement compliqué et déchirant. Je suis né au Québec avec un nom italien, dans une famille plutôt anglophone. L'intégration n'a jamais été facile; elle aurait d'ailleurs été beaucoup plus simple, je crois, si j'avais porté un nom à résonnance québécoise. C'est peut-être pourquoi j'ai toujours trouvé qu'au-delà de la langue, ce sont les idées qui sont importantes. Je n'ai jamais eu de certitude sur le sujet, mais bien plutôt des questions, beaucoup de questions. Cette tension, je la porte toujours en moi ; j'oscille sans cesse entre ma volonté de m'internationaliser et le besoin viscéral de protéger ma langue, mon identité. C'est compliqué, car mes grands-parents immigrants italiens ont tout fait pour s'intégrer, s'éloigner de leur identité, devenir de fiers Canadiens.

Je n'ai évidemment pas toutes les réponses, mais je sais une chose : une société qui donne le choix possède une richesse inestimable. Offrir une formation en français dans l'Ouest me paraît nécessaire non pas comme le signe d'un enfermement ou d'un repli sur soi, mais comme une avenue qui permettrait d'enrichir l'autre à partir de ce que nous sommes. Quand j'ai accepté de participer au Festival Théâtre jeunesse de l'Alberta, je voulais surtout au début pouvoir participer à la dynamique théâtrale en français, parler en français ici même, en Alberta. Je repartirai demain matin avec dans mes bagages un nombre imposant de souvenirs, de visages, d'émotions, et de force créative donnée si généreusement par les jeunes francophones de l'Alberta. Les jeunes que j'ai rencontrés aiment passionnément le théâtre, et je les ai vus défendre avec fougue leur propre création théâtrale. Je n'imaginais pas quand je vivais à Montréal à quel point la vitalité de la langue française est forte en Alberta. Vous savez, je crois qu'elle le sera pour longtemps encore, pour peu qu'on s'en donne les moyens. ||

Alain Doom, artiste de la parole, est professeur au programme en Arts d'expression de l'Université Laurentienne de Sudbury, depuis 2006. Il a enseigné dans de nombreuses institutions dont l'Université de Moncton. Il a également été directeur général de l'Association des théâtres francophones du Canada de 2000 à 2005.